

CINQ HISTOIRES RUSSES

Sur l'auteur

ELENA BALZAMO est née à Moscou. Spécialiste des littératures scandinaves et russe, elle a publié plusieurs ouvrages – monographies, anthologies, essais – consacrés à celles-ci, et a traduit de nombreux auteurs classiques et contemporains, mais également des contes populaires d'Europe du Nord pour lesquels elle éprouve une grande affection. Strindberg, sujet de son dernier livre (*Je suis un vrai diable*, L'Harmattan, 2014), est l'un de ses auteurs fétiches. Le travail d'Elena Balzamo a été récompensé par plusieurs prix.

Elena Balzamo

CINQ HISTOIRES RUSSES

NOTAB/LIA

© Visuel : Paprika
© Noir sur Blanc, 2015
ISBN : 978-2-88250-389-3

Un aller simple	13
Intermède géorgien.....	99
Calme plat	143
Vies confisquées.....	181
Petits fours	239



Фамилия

Орловская

Имя

Лена

Памятной фотографией

награждается за активное
участие в жизни
пионерского лагеря
«Юность»

Начальник пионерского лагеря

Ст. пионервожатый

Председатель Совета дружины

ПИОНЕРЛАГЕРЬ

М Г У

Dans ma famille, on ne parlait pas du passé. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de questionner mes parents ou mes grands-parents ou leurs amis sur ce qu'ils avaient vécu, tellement le risque était grand de franchir une ligne rouge, de tomber sur quelque chose d'inénarrable, de se heurter à un silence effarouché.

Donc, je ne posais pas de questions. Sans pour autant me sentir frustrée de quelque savoir essentiel, car, au fond, je savais tout. J'avais vite compris que ce qui leur était arrivé avait déjà été relaté par d'autres. Dans des ouvrages interdits qui circulaient sous le manteau, les samizdats. Il suffisait de lire. Je lisais. Et lorsque plus tard j'ai voulu donner ma propre version du passé, il s'est présenté à moi moins comme une succession d'événements concrets, avérés, que comme une foule de réminiscences littéraires, échos des lectures qui s'étaient gravées en moi, se substituant aux faits ignorés de la vie de mes proches, leur donnant du relief, les complétant.

Avant de me mettre à noter ces histoires qui, jusque-là, n'avaient existé que dans ma tête, j'ai, bien entendu, entrepris de vérifier certains points : faits, citations, noms propres. Au cours de ces recherches, je suis parfois tombée sur des informations qui ne concordaient pas en tout point avec la version conservée dans ma mémoire. Après réflexion, je me suis dit : tant pis pour les faits ; il ne s'agit ni d'un récit documentaire, ni d'une chronique familiale, ni d'une « quête des racines » à la mode. J'ai cherché à restituer une ambiance, un sentiment, un état d'esprit : la peur, cette chose qui ne se laisse pas facilement cerner et qu'on a du mal à éprouver de nouveau, une fois les causes disparues. Surtout quand cette peur, qui traverse trois générations d'une même famille, se présente comme une affaire fort ancienne.

C'est pourquoi le lecteur trouvera ici plus d'évocations littéraires que de faits attestés, plus de titres de livres que de noms de personnes, plus de lectures que d'événements. Une déformation professionnelle chez une historienne de la littérature ? En partie, peut-être, mais surtout, me semble-t-il, un moyen d'appréhender l'époque où rien ne se passait à la surface et où pourtant l'on sentait, sourdement, se remuer les plaques tectoniques du XX^e siècle russe.



Un aller simple

1.

Bonne enclume n'a pas peur du marteau.

Proverbe italien

Je dis au revoir à mes parents, nous montâmes dans le wagon avec oncle Sacha, et le train se mit en marche. À part nous deux, il n'y avait dans le compartiment qu'un vieux monsieur qui lisait les journaux. Oncle Sacha m'installa près de la fenêtre et s'assoupit aussitôt. Pendant qu'il somnolait, je regardais dehors où tout courait en sens inverse : arbres, buissons, champs, forêts, lacs, et même les animaux et les êtres humains – c'était captivant, je ne m'en lassais pas. Mais après avoir regardé longtemps, je me sentis fatiguée ; j'enjambai oncle Sacha et m'assis à côté de lui. Il dormait maintenant à poings fermés ; moi, je réfléchissais : « On roule, on roule, et on a dû déjà parcourir un long chemin. Oncle Sacha, lui, ne fait que dormir. Et si l'on dépassait notre gare, si l'on continuait à rouler – qu'advierait-il de nous ? »

L'idée me fit peur et je me mis à tirer sur la manche d'oncle Sacha, qui se réveilla. Il déclara qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, qu'il était très fatigué et que je ne devais pas le déranger. Puis il sortit de sa valise une grosse pomme rouge : « Tiens, mange ça et laisse-moi tranquille. » Là-dessus, il se rendormit. Je regardai la pomme : elle était belle, tout écarlate. Je commençai par enlever de petits bouts de peau, ça et là, et bientôt elle devint toute « pommelée », si jolie que c'était pitié de la manger, mais je la mangeai quand même, après quoi je me remis à réfléchir : « Oncle Sacha dort, le train roule, à coup sûr on va dépasser notre gare et il ne s'en rendra même pas compte. Probablement, c'est déjà fait, nous sommes en route pour je ne sais où, tandis que lui dort toujours. » Oui, j'ai l'impression que le train vole comme une flèche, de plus en plus vite, vers le bout du monde – c'est cela, on s'en approche, bientôt on sera là, la terre prendra fin et on tombera dans un gouffre noir, sans fond. Je suis saisie par la peur, ma terreur grandit, j'ai si peur !...

Nous sommes en 1907, ma grand-mère a six ans. Née avec le siècle, elle est morte en 1977. Après avoir détruit les cahiers contenant ses souvenirs, rédigés peu de temps auparavant. Il n'en subsiste que le début ; la narration s'arrête à la fin de son enfance, on n'apprend rien ni sur son adolescence ni sur sa vie d'adulte. Pourtant, l'explication de son geste se trouve là, dans les années trente et quarante, lorsqu'elle était étiquetée comme « ennemie du peuple » et traitée en conséquence.

Son enfance – consignée dans un cahier d'écolier relié en toile cirée de couleur marron, qui comporte quatre-vingt-seize pages et coûtait à l'époque quarante-quatre kopeks – ne laissait en rien présager un pareil itinéraire. Cependant :

*Et tel le cours d'un fleuve, la rude époque
avait changé ma vie. Qui désormais avait un autre lit
et d'autres rives...*

Ces vers d'Anna Akhmatova s'appliquent à des millions de destins, et celui de ma grand-mère, si fantasmagorique qu'il paraisse, n'avait rien d'extraordinaire. Une enfance heureuse dans une famille aisée – ce qui explique sans doute pourquoi elle en parlait peu : moins on évoquait ses origines « bourgeoises » dans la Russie soviétique, moins on risquait d'en pâtir. Un père ingénieur dans une usine de textile à Lodz, en Pologne, une famille de cinq enfants, une nounou, une bonne allemande... La mère connaissait le polonais, le russe, l'allemand et le français. Selon ma grand-mère, le père souhaitait que « les enfants apprennent facilement, sans efforts, les principales langues européennes ». « Dans ce but, ajoute-t-elle, nous devions passer deux étés de suite dans les pays concernés. En effet, avec l'aide de notre Elsa, après deux étés en Allemagne, nous avons appris à parler couramment l'allemand... »

À l'époque où je l'ai connue, il ne subsistait rien de cette luxuriance linguistique. Les occasions

de pratiquer les langues étrangères faisaient défaut. En outre, ce genre de connaissances menait vite à la découverte d'une origine sociale douteuse, voire à des accusations d'espionnage*. Mieux valait les garder pour soi. Dans un essai consacré à ses parents, Brodsky écrit à propos de sa mère : « Elle restait impassible en entendant des phrases en français, dans la rue ou venant d'un de mes amis ; pourtant, un jour, je l'avais surprise avec une édition française de mes poèmes à la main. Nos regards se croisèrent ; sans un mot, elle reposa le volume sur l'étagère et quitta mon *Lebensraum*. » Et, en ouvrant le recueil pour vérifier ce passage, je fus à peine étonnée de tomber sur les vers d'Akhmatova cités plus haut, appliqués par l'auteur à ses parents : le même sentiment d'avoir affaire à des destins littéralement broyés par l'Histoire.

Dans mon enfance, ma grand-mère ne parlait donc que le russe, comme sa sœur cadette. De leur mère, mon arrière-grand-mère, il ne me reste qu'un vague souvenir : une très vieille dame, à l'esprit un peu dérangé, dont j'avais peur et qui récitait par cœur les contes de Pouchkine dans une pièce exigüe de l'appartement communautaire,

* « ... On accusait maman d'être à la tête d'un réseau d'espionnage anglais. On voulait qu'elle avoue qu'elle connaissait l'anglais et on l'obligeait à dire "*the table*", ce à quoi elle répondait inmanquablement "*der Tisch*" – maman parlait l'allemand, mais pas un mot d'anglais », lit-on dans les souvenirs de la fille d'une autre « ennemie du peuple » arrêtée en 1938. Derrière cet acharnement, faut-il voir la méfiance des rustres à l'égard du savoir ? l'envie ? la bêtise ?

dans le centre de Moscou, qui jadis avait été la propriété de la famille.

Mais la famille ne vivait-elle pas à Lodz ? Si. Seulement, entre l'heureuse enfance polonaise et la suite s'intercale un événement important : la Première Guerre mondiale.

Au moment où la guerre éclate, la famille se trouve en villégiature sur la côte baltique d'Allemagne, à Cranz (aujourd'hui Zelenogradsk, en Russie). Les sujets russes (mon arrière-grand-père, du fait que la Pologne faisait partie de l'Empire russe, en était un) sont aussitôt arrêtés et amenés on ne sait où ; leurs proches s'affolent. L'histoire est racontée dans un des derniers épisodes des souvenirs de ma grand-mère qui ont échappé à la destruction :

Maman me prit à part et me dit à voix basse : « Parmi les grandes personnes, nul n'arrive à obtenir des informations, on refuse de nous parler. Je me suis dit que toi, peut-être, tu pourrais apprendre quelque chose sur le sort de papa et des autres. Essaie, va voir Alfred, demande-lui conseil, vous êtes amis, et il se peut qu'il sache quelque chose. Souvent, les garçons arrivent à savoir ce que les adultes ne savent pas. »

Alfred (Alf pour ses proches) habitait à deux pas de chez nous. Son père et ses deux frères – qui se préparaient pour entrer à l'Université – étaient restés à Berlin. Sa mère et sa sœur m'aimaient bien ; rieuses, elles se moquaient de moi en m'appelant la fiancée

d'Alfred. Cela ne me semblait pas vraiment drôle, mais je m'en fichais.

J'arrivai chez eux. Sa mère ouvrit, et avant que j'aie eu le temps de dire bonjour, elle se mit à m'abreuver d'injures, le visage contracté. J'étais pétrifiée. Qui se serait douté que cette femme avenante et gentille serait capable de proférer de telles grossièretés ? « Va-t'en, vilaine, fiche le camp ! Jamais plus tu ne franchiras le seuil de cette maison ! » Là-dessus, elle me poussa dehors.

Jamais encore on ne m'avait traitée de la sorte, et le comportement de cette femme qui avait toujours été si bonne avec moi me parut tellement monstrueux, tellement incompréhensible que je m'éloignai en pleurant. Je courus, aveuglée par les larmes, croyant que j'allais mourir de cet affront. Alfred me rattrapa et me supplia de ne pas me fâcher contre sa mère : ses deux fils, et peut-être même son mari, seraient mobilisés, et elle en était folle de chagrin. Lui, Alfred, savait bien que je n'y étais pour rien : « Cesse de pleurer, regarde autour de toi et tu vas comprendre. » À travers mes larmes, je vis un spectacle saisissant : en pleine rue, des femmes, jeunes et vieilles, agenouillées sur le trottoir, priaient. C'était terrible à voir, et le visage de ces femmes montrait une telle douleur, un tel désespoir, une telle ferveur, que je compris, que je sentis la haine qu'elles devaient éprouver à l'égard de ces Russes qui, comme l'affirmait la presse, avaient déclenché la guerre.

Étrange instantané, ces figures de femmes en prière dans les rues d'une bourgade allemande,

conservé contre toute probabilité, par le plus grand des hasards.

Avec l'aide d'Alfred et de deux autres amis, la fillette finit par découvrir que les prisonniers russes étaient détenus au Rosengarten, « un parc entouré d'une haute clôture avec, dedans, un bâtiment abritant une piste de danse ». Ils s'y rendirent tous les quatre.

Nous nous approchâmes du parc et voulûmes ouvrir le portillon ; soudain, deux soldats armés de fusils surgirent de nulle part et nous barrèrent le chemin. L'un des frères dit alors : « De l'autre côté, il y a une planche de la clôture qui ne tient qu'à un clou. On peut l'enlever et pénétrer dans le parc. » Et nous, quatre comploteurs, nous suivîmes la clôture à pas de loup, trouvâmes la planche et l'écartâmes. Je me glissai par l'ouverture, les garçons m'attendirent hors du parc. Les soldats ne me remarquèrent pas, mais les détenus s'aperçurent de ma présence ; certains me connaissaient et firent aussitôt avertir mon père. Il accourut et, dissimulés derrière d'autres prisonniers, nous pûmes parler à notre guise. [...]

Pendant ce temps, les autres écrivaient à la hâte des mots pour leur femme. Je portais une tenue à col marin : une jupe bleue munie de deux poches et une blouse blanche serrée à la taille par un élastique. En un instant, mes poches furent remplies de lettres, et ma blouse bourrée eut l'air d'un coussin. Je réussis non sans mal à me faufiler de nouveau entre les planches et je fus accueillie par une danse triomphale de Peaux-Rouges. J'étais heureuse d'avoir pu voir mon

père et me sentais comme une vraie héroïne, ayant vécu une aventure formidable. [...]

Deux jours plus tard, tout le monde fut relâché. À l'aube du troisième jour, on vint nous chercher pour nous conduire à la gare. Nous ne fûmes pas autorisés à emporter nos affaires, sauf les vêtements que nous portions.

Je ne pus dire au revoir ni à Alfred ni aux autres ; ils ne se doutaient même pas qu'on nous expulsait. Je ne devais jamais les revoir.

On avait fermé les rideaux de toutes les fenêtres. Le train, qui se remplissait peu à peu de Russes, fut chargé sur un ferry, puis les soldats allemands écartèrent les rideaux et l'espace d'un instant les passagers aperçurent la mer. Peu de temps après, c'était la Suède. À chaque halte, dans les gares, des femmes suédoises offraient aux voyageurs des tartines et des fruits.

Les Russes en transit n'avaient pas le droit de descendre du train. Ma grand-mère regardait le paysage défiler par la fenêtre, ou elle se tenait debout sur le marchepied. Ce qu'elle voyait lui semblait tellement beau qu'elle fit le vœu d'y revenir un jour, tôt ou tard. Comment aurait-elle pu se douter que ce vœu ne serait jamais exaucé, qu'il s'agissait d'un « aller simple » ?

Le train traversa la Finlande, puis arriva à destination : Saint-Petersbourg. De la gare de Finlande, la famille se rendit directement à la gare de Varsovie, mais il était impossible d'acheter les

billets pour Lodz, puisque la ville se trouvait dans la zone de combat. La famille dut aller à Varsovie ; de là, les parents firent un voyage éclair à Lodz pour prendre à la maison l'argent et les bijoux, de sorte que les enfants ne connurent pas de gêne, ni à Varsovie, ni plus tard. On y resta un moment dans l'attente de pouvoir regagner Lodz, mais lorsqu'on vit des zeppelins apparaître dans le ciel, on décida d'aller à Moscou où mon arrière-grand-père avait de la famille.

Le voyage fut long. Les souvenirs de ma grand-mère ne comportent pas de dates, mais on comprend que le périple Cranz-Moscou par la Scandinavie, avec l'intermède varsovien, dura plus de quatre mois : partie en août, la famille débarqua à Moscou fin décembre 1914, juste avant les fêtes. Malgré l'accueil chaleureux, la rencontre avec la ville fit sur la fillette un effet plutôt négatif.

Notre première rencontre avec Moscou fut terrible. Chez nous, le thermomètre descendait rarement au-dessous de trois degrés, et les rares fois qu'il neigeait, les flocons fondaient aussitôt. Alors qu'à Moscou il faisait très froid et les rues étaient toutes couvertes de neige. [...]

Moscou me déplut fortement, je trouvais notre Lodz si petit par comparaison, plus beau et mieux aménagé. Chez nous, toutes les maisons étaient en pierre, et nulle part on ne voyait de ces bicoques en bois dont Moscou était pleine. Chez nous, toutes les rues étaient

goudronnées, et plus larges qu'à Moscou ; il y avait plus de tramways et il y avait de la place pour tout le monde. À Moscou, il y avait peu de tramways pour une ville si grande, et ils étaient toujours bondés. En revanche, il y avait une masse de fiacres, on avait parfois l'impression que les chevaux étaient plus nombreux que les êtres humains.

Progressivement, ma grand-mère s'habitua à sa nouvelle vie. On l'inscrivit dans un lycée, puis la famille trouva un logement convenable, « un petit appartement » de six pièces, rue Arbat, où ma grand-mère avait sa propre chambre. L'été, ses parents louaient une datcha dans les environs. On lui acheta de la peinture à l'huile et un chevalet, elle en rêvait depuis longtemps. Elle se fit des amis. L'automne suivant, elle changea de lycée, fréquenta le soir une école de peinture.

« C'était étrange, très étrange : nous ne parlions jamais de la guerre, ni au lycée ni à l'école des beaux-arts, comme si nous l'avions oubliée, comme si la paix régnait. » En faisant ce constat, ma grand-mère propose deux explications. D'une part, la vie quotidienne n'avait pas changé : « Les magasins regorgeaient de victuailles et de marchandises. Certes, depuis quelque temps on voyait énormément de militaires dans les rues, mais cela ne nous concernait pas : ils avaient leur vie à eux et nous avions la nôtre. » D'autre part : « Il se peut aussi que j'aie été la seule à ne pas avoir conscience de la guerre. Quoi qu'il en fût, je ne me rappelle

pas son influence sur le quotidien. J'ai toujours vécu dans l'abstrait, en quelque sorte ; la vie de tous les jours passait à côté de moi sans me toucher, sans me laisser de souvenirs. Seules les émotions fortes se gravaient en moi. La guerre, elle, était trop lointaine... »

Peu après, le récit s'arrête brutalement sur une évocation de la dernière année de lycée – la suite devait faire partie des cahiers détruits. Que s'était-il passé ?

*

Les documents faisant défaut, seuls restent des souvenirs anciens, épars, vagues, et pour la plupart invérifiables, contradictoires, comme toutes les sources orales.

Ma grand-mère aurait eu son bac et entamé des études de médecine, abandonnées peu après au profit de l'économie politique. Pourquoi pas les arts plastiques dont, dans ses souvenirs, elle se disait si éprise ? On l'ignore. « À l'époque, écrit-elle avec un brin d'autodérision, je voulais faire don de ma vie au peuple, à l'humanité. » On n'en saura pas davantage. Tout cela en pleine révolution. Ni de celle-ci, ni de la guerre civile qui la suivit, ma grand-mère n'a jamais parlé, du moins pas en ma présence. Cependant, je suis plutôt bien renseignée sur les circonstances de sa première arrestation – en 1919 ? En 1920 ? –, probablement

parce qu'à ses yeux il s'agissait d'un épisode privé, sans portée générale historique ou idéologique.

Toujours entourée d'amis malgré son caractère difficile (elle était intransigente, emportée et fantasque), elle avait de nombreux admirateurs, dont un jeune militant qui l'invita un jour à un meeting. Ignorant tout de la politique, elle s'y rendit par curiosité, en compagnie de sa meilleure amie, et trouva l'événement d'un ennui mortel. « On s'en va ? » aurait-elle dit à sa copine. « Non, objecta celle-ci, ce serait malpoli. » Ma grand-mère n'insista pas. Peu après, les nombreuses portes de la grande salle s'ouvrirent d'un coup et sur le seuil de chacune surgit un garde rouge, le fusil braqué sur l'assistance. Tous les participants de la « réunion contre-révolutionnaire » furent arrêtés. Cependant, à l'époque – encore « végétarienne », selon le mot d'Anna Akhmatova –, une relative clémence était parfois de mise, et l'on annonça que tous ceux qui n'avaient pas la carte du Parti pouvaient s'en aller, sans autre preuve que leur parole d'honneur. « Allez, on s'en va ! » dit l'amie de ma grand-mère. « Comment ? répliqua celle-ci. On s'ennuyait à mourir et néanmoins on restait, et maintenant que cela devient intéressant, tu veux qu'on parte ! » Et elle se constitua prisonnière avec les autres.

L'épisode laisse deviner un caractère intrépide, peu enclin à la panique et à la peur. En témoigne déjà l'aventure de Craz. Il indique également un naturel curieux, et en effet, ce premier incident

marqua une prise de conscience politique lourde de conséquences.

La première détention aurait été de courte durée, mais elle fut bientôt suivie d'une autre, puis d'une troisième, avant de devenir un mode de vie pour des décennies. C'est ainsi que, peu de temps après, vraisemblablement en 1922, la jeune curieuse se retrouva dans les îles Solovki, dans un monastère reconverti en camp de concentration, embryon du futur goulag.

Dans les récits de ma grand-mère, le monastère Solovetski était entouré d'un halo romantique, presque teinté de nostalgie. « Mes universités », disait-elle en citant Gorki ; elle évoquait le commerce des brillants esprits, les conférences et les débats. Rien sur l'horreur ambiante.

C'est qu'elle s'y trouvait du bon côté. Dans les rares souvenirs des détenus du début des années vingt, on remarque des jugements extrêmement contrastés : certains décrivent les lieux comme un enfer – régime inhumain, vie d'esclave, tortures et exécutions sommaires –, mais d'autres parlent de conditions relativement clémentes par rapport à ce qui allait suivre. Ces avis si divergents s'expliquent par le fait qu'à l'époque le système en était encore à ses débuts et qu'on accordait le statut de prisonniers politiques aux représentants des partis de gauche : mencheviks, anarchistes, SD (sociaux-démocrates), SR (sociaux-révolutionnaires). Ceux-ci bénéficiaient de conditions de détention assez supportables – une

sorte d'autogestion – et n'étaient pas astreints à travailler. Tous les autres adversaires politiques, les « contre-révolutionnaires », faisaient l'objet d'une extermination systématique. Habituee aux privations des années révolutionnaires, ma grand-mère ne devait donc pas trop souffrir des conditions matérielles, d'autant moins qu'elles semblaient largement compensées par les rencontres avec des gens intéressants, par les discussions et l'esprit de camaraderie qui régnait au sein de chaque baraquement (à Solovki, les détenus étaient regroupés selon leur appartenance politique).

Ce côté « positif » de l'expérience carcérale explique peut-être pourquoi ma grand-mère ne la passait pas sous silence, contrairement à tout le reste. Le récit qu'elle en faisait n'avait rien de contestataire. Certes, toute personne saine d'esprit se serait demandé ce que faisait dans un camp de concentration une jeune fille d'à peine vingt ans, qui n'avait jamais fait de mal à une mouche. Mais en Russie soviétique les personnes saines d'esprit avaient appris à ne pas poser de questions.

*

Ce qui se passa ensuite ne se prêtait probablement d'aucune manière à être narré aux enfants.

En janvier 1924, ma grand-mère était toujours détenue au monastère Solovetski, car c'est là qu'elle apprit la mort de Lénine – elle se trouvait alors dans une buanderie (que faisait-elle là ?

était-elle malgré tout obligée de travailler ? (comme blanchisseuse ?). Et ensuite, que lui arrive-t-il ? Une nouvelle arrestation ? Ou « des » arrestations ? De nouvelles condamnations ? Pas une date ne subsiste pour la seconde moitié des années vingt, pas un seul repère. Juste une indication, dans une lettre écrite un demi-siècle plus tard et adressée à un camarade de jeunesse : « Jadis, à Verkhneouralsk, j'écrivais, comme aujourd'hui, à un ami. Bien que nous habitions sous le même toit, et même davantage, dans le même couloir, nous ne nous sommes jamais vus, jamais parlé. » Que faisait-elle à Verkhneouralsk, une ville située à plus de mille sept cents kilomètres de Moscou ? De quelle époque s'agit-il ? Une chose est claire : aucun être normal ne se rendrait de son plein gré à cet endroit. En revanche, le « politizoliator » (prison politique) de Verkhneouralsk était célèbre ; rares étaient les adversaires du régime qui n'y avaient pas séjourné à un moment ou à un autre.

Nous sommes dans les années vingt, époque où prend toujours plus d'ampleur ce que Soljenitsyne appelait la « Grande Patience ». On éliminait les opposants en douceur, en les arrêtant, puis en les reléguant dans des endroits invraisemblables, puis on arrêtait de nouveau ceux qui réussissaient à survivre jusqu'au terme de leur peine, et ainsi de suite... Il semble que, comme les autres opposants d'obédience socialiste, ma grand-mère fut surtout condamnée à des relégations. Il y eut, en

tout cas, un séjour à Achkhabad, au Turkménistan, un autre à Tachkent, en Ouzbékistan, un troisième à Iochkar-Ola, en république des Maris. Je me souviens de ses évocations des tulipes qui, au printemps, envahissaient le désert et le transformaient en un tapis multicolore – était-ce le seul souvenir communicable ?

La rencontre avec mon grand-père eut lieu, d'après l'unique (et invérifiable) indication au dos d'une photo, à une époque antérieure, soit au début des années vingt. En 1918, l'adolescent, originaire de Vologda, dans le nord-ouest de la Russie, venait de passer son bac. Pour fêter l'événement, lui et ses amis étaient allés jouer au football sur quelque terrain vague. Mal leur en prit : cette année-là, la Tcheka locale peinait à faire les quotas d'arrestations imposés du sommet de la hiérarchie. Pour y remédier et s'éviter des blâmes, elle eut cette idée lumineuse : coffrer toute l'équipe de bacheliers-footballeurs qui revenait du match. Sitôt dit, sitôt fait. Une belle prise.

Ensuite, ce fut sans doute la relégation dans quelque contrée éloignée de l'Est ou du Nord-Est. Il semble que mon grand-père – un gamin qui ne devait même pas savoir ce que le « parti anarchiste » représentait au juste, mais qui par la suite ne renierait jamais son appartenance à ce parti, par souci de dignité, par fierté sans doute – se retrouvât dans une situation désespérée : seul,

on avait peu de chances de survivre dans ces conditions. Il aurait été sauvé par un groupe d'« ennemis du peuple », déportés comme lui, qui auraient repêché le dangereux anarchiste dans quelque caniveau. Puis ils l'auraient soigné, et adopté.

Plus tard, il fut sans doute victime des tours successifs de la « Grande Patience », relégué, durant toutes les années vingt, dans des endroits plus ou moins invivables, mais désormais il avait plus de chances d'en sortir grâce au soutien collectif et à l'efficace système d'entraide au sein des anarchistes traqués. À la fin de la décennie, il se trouve à Iochkar-Ola, comme ma grand-mère. En 1931, ils se marient.

Comment l'arrogante demoiselle qui trouvait Moscou provinciale à côté de son Lodz européen, qui était entourée d'admirateurs et se piquait de politique, put-elle s'attacher à ce jeune homme timide, effacé, issu d'un milieu inculte, très modeste (un père ivrogne et une mère préposée aux bains publics) ? C'est qu'un drame semble avoir eu lieu entre-temps. Ma grand-mère serait tombée amoureuse. D'un des « leurs ». Un jeune homme dont elle fut séparée lorsqu'il fut une nouvelle fois arrêté – c'est lui qui dut être le grand amour de sa vie. Elle épousa mon grand-père, mais l'aimait-elle ? J'en doute. En tout cas, mon père porte le prénom de l'autre, qui fut fusillé quelques années plus tard.

Pourtant, mon grand-père était quelqu'un de très aimable. À la différence d'elle, nature capricieuse, orageuse et impertinente. Lui était la douceur personnifiée. Il parlait le russe du Nord, avec des *o* bien articulés, là où les Russes de Moscou et la plupart des autres disent *a*. Sans doute la raison pour laquelle je me souviens encore aujourd'hui de sa voix – МОЛОКО (« lait »), disait-il, et chaque *o* sonnait comme un vrai *o*, beau et rond –, alors qu'il mourut quand j'avais seulement neuf ans. Il était le seul dans mon entourage à parler de cette façon.

Il savait jouer de la balalaïka et était incroyablement habile de ses mains : la maison de poupée qu'il m'a confectionnée pour un anniversaire rendait jaloux tous les enfants.

*

En 1931, la relégation ayant dû se terminer, le couple déménagea à Oulianovsk. Pas pour longtemps : l'année suivante, mes grands-parents furent de nouveau arrêtés et transférés à Moscou pour la durée de l'instruction.

Nous sommes au début de 1933. La sœur cadette de ma grand-mère, qui vit toujours à Moscou (et qui ne partage pas le moins du monde ses opinions politiques), reçoit un beau jour une convocation à la Loubianka, principale prison de la capitale. Persuadée qu'on va l'arrêter, elle rassemble en hâte quelques affaires de première nécessité et se

présente au guichet de la réception, place Dzerjinski. On la prie d'attendre, puis, au bout de quelques instants, on l'appelle pour lui remettre un petit paquet remuant – c'était mon père.

Atterrée mais soulagée, ma grand-tante rentre chez elle avec le « paquet » ; les parents, quant à eux, reçoivent une nouvelle condamnation – la « Grande Patience » continue... Ils sont assignés à résidence à Gorki (aujourd'hui Nijni Novgorod) où, dès qu'ils le peuvent, ils font venir leur enfant.

Les relégations étaient généralement de trois ou de cinq ans (après la guerre, le verdict à la mode sera « à perpétuité »). Celle-ci se termine vraisemblablement en 1937, car un an plus tard le couple se trouve à près de mille kilomètres de là, à Vologda, ville natale de mon grand-père. Pourquoi pas à Moscou ? Parce que les anciens détenus n'avaient pas le droit de s'installer dans un rayon de cent kilomètres autour des grandes villes. C'est donc à Vologda que la famille vit, dans des conditions précaires, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate.

Tout ennemi du peuple qu'il était, mon grand-père est aussitôt mobilisé pour défendre la mère patrie. Il combat sur le front de Volkhov, au milieu des marécages, expérience dont il a toujours refusé de parler : « C'était trop atroce. » Un an plus tard, il est blessé, soigné, puis démobilisé.

À Vologda, c'est la détresse : seul le travail donne droit aux cartes de rationnement. Ma

grand-mère n'en a pas, et la famille vivote, au bord de la famine, grâce à l'argent envoyé de Moscou par ma grand-tante. Mon grand-père décide donc qu'ils quitteront la ville pour le village de Torovo, près de Tcherepovets, à cent vingt-cinq kilomètres de Vologda, attiré par une promesse d'embauche dans un grand dépôt de munitions. Arrivés là-bas, ils apprennent que le dépôt vient d'être transféré plus près du front. Il n'y a plus rien, pas de travail, pas d'argent, pas de nourriture, et, surtout, pas de toit : le village à moitié détruit est presque désert et personne n'accepte d'accueillir la petite famille avec ses deux valises qui contiennent tout ce qu'elle possède. Mes grands-parents et l'enfant se réfugient dans un gourbi, un trou creusé dans la terre et muni d'un toit fait de piquets et de mottes, sans lumière ni chauffage. Au moment même où tout espoir semble éteint, un miracle se produit : mon grand-père est embauché dans un artel de pêcheurs, et la famille peut s'installer dans un baraquement aménagé sur une péniche amarrée au bord du fleuve Cheksna, à l'endroit où il se jette dans le grand réservoir, la « mer de Rybinsk ».

Pour le petit garçon, c'est le bonheur. Certes, les baraques sont mal chauffées, il n'y a pas d'eau courante, les commodités les plus élémentaires font défaut, mais la faim desserre un peu son étau, et la vie sur une péniche est romantique. En été, la baignade est littéralement à portée de la main...

Peu à peu, l'existence s'organise. Mon grand-père pêche, sa femme, habile de ses mains, fabrique des jouets, des hochets pour les tout-petits – un tube en carton avec quelques pois secs à l'intérieur, surmonté d'une tête en tissu garnie de coton, le tout joliment peint. Les dimanches d'hiver, mon père, âgé de dix ans, chausse ses skis et parcourt les sept kilomètres jusqu'à Tcherepovets, tirant une luge chargée de gros brochets gelés et de jouets pour les vendre au marché. Cela rapporte, surtout les hochets : en ce temps de guerre, on ne trouve rien dans les magasins.

Les autres jours, il fréquente l'école du village. Elle compte huit élèves. L'institutrice semble avoir été formée à l'enseignement comme mon grand-père l'a été à la pêche : elle est presque illettrée. Ma grand-mère est effrayée en prenant connaissance des corrigés de l'institutrice, mais elle n'ose pas intervenir.

Elle a d'ailleurs des soucis autrement plus graves : elle essaie d'obtenir l'autorisation de se rendre à Moscou pour revoir sa sœur et sa mère et en rapporter quelques provisions. L'autorisation lui ayant été refusée, elle décide de voyager sur les radeaux de bois flottant qu'on fait descendre par voie fluviale, accrochés à un petit remorqueur. Un flotteur accepte de l'emmener clandestinement. Le trajet prend plusieurs jours, le soir on s'arrête et on dîne au feu de camp. Le repas se compose pour l'essentiel de poisson et de champignons

cueillis sur place. Au grand déplaisir de ma grand-mère, son compagnon considère que les vers dans les champignons sont une nourriture comme une autre et ne prend pas la peine de les enlever. Ma grand-mère ferme les yeux et avale cette pitance en réprimant la nausée. Aux approches de la capitale, elle est interceptée lors d'un contrôle et renvoyée chez elle.

L'automne suivant, on inscrit mon père au collège de Tcherepovets et on l'envoie « en pension » dans une famille où il ne sera pas très heureux. Mais l'école lui plaît, une vraie école où presque tous les professeurs sont des officiers tout juste démobilisés, devenus inaptés au combat à cause de blessures et de commotions. Quelque temps plus tard, ses parents viennent le rejoindre en ville, où mon grand-père trouve un travail. Mais de quel genre de travail parlait-on quand des centaines de milliers de personnes, qui avaient juste eu le temps d'avoir le bac, se retrouvaient pour des décennies dans les broyeuses du régime ? La plupart s'en sortaient grâce aux connaissances les plus élémentaires : ils savaient écrire et compter, et dans un pays illettré comme la Russie de l'époque, ils finissaient presque tous par devenir des comptables. En Sibérie, en Asie centrale, dans le Nord... Mon grand-père aussi s'est fait comptable. Et, comme la maisonnette que la famille habite maintenant à la périphérie de la ville dispose d'un lopin de terre, on arrive à s'en sortir, tant bien que mal.

Le 6 juillet 1943

Chère tante,

Hier, nous avons reçu ton télégramme et les 130 roubles, et aujourd'hui, tes deux lettres. Tout l'argent – 160, 155 et 120 roubles – est bien arrivé. [...] Nous avons planté le jardin potager, dont cinq pouds de pommes de terre. Celles qui se trouvent près de la maison sont en fleur, celles derrière le potager, déjà buttées. De toutes petites tomates sont déjà là et les carottes sont déjà grandes. Nous avons aussi planté des oignons, de l'ail, des radis noirs, des choux, des concombres, des rutabagas, du tabac, des betteraves et des raves. [...] Pourrais-tu nous écrire comment faire pour sécher les diverses variétés de légumes, tout ce que tu sais là-dessus, ainsi que les pommes de terre ?*

Maman t'écrira. Je t'embrasse très fort.

Cette carte postale, portant la mention « Contrôlé par la censure militaire » et adressée par un gamin de onze ans à sa tante, est le seul document qui laisse entrevoir la vie de la famille à cette époque. Curieusement, les dessins conservés sont plus nombreux. À l'instar de sa mère, le garçon dessine, il a un bon coup de crayon, mais il semble que, déjà, ses centres d'intérêt sont ailleurs : la technique, les sciences exactes, pour lesquelles, très tôt, il manifeste des aptitudes exceptionnelles.

Si exceptionnelles que cela lui vaut, au printemps 1945, un honneur inconcevable : un séjour dans la légendaire colonie de vacances Artek en

* Environ 80 kilos.

Crimée*. En fait, il le doit autant à ses performances scolaires qu'au hasard pur et simple : un autre élève, dont les notes sont encore meilleures, avait été désigné pour y aller, mais... il n'a pas de souliers. Il ne possède, comme tout le monde, que des bottes de feutre, excellentes pour affronter l'hiver dans les forêts du Nord, mais peu appropriées au climat subtropical des bords de la mer Noire. Mon père, lui, a une paire de souliers, une denrée si rare qu'ils ont dû contrebalancer le fait que leur propriétaire est le fils de deux « ennemis du peuple ». Il est donc choisi pour aller à Artek !

Les yeux écarquillés, le garçon, qui a grandi dans des contrées sauvages, à peine défrichées, du Nord russe, regarde défilé par la fenêtre du train toutes les zones climatiques du pays. Deux mille kilomètres plus loin, le voici devant une mer bleue, sous un ciel sans nuages, parmi les palmiers, les mimosas et les orangers en fleur. On est en mars 1945, la guerre touche à sa fin, on rassemble des enfants venus d'un peu partout : certains ont

* Établi en 1925 dans un lieu de villégiature prestigieux, près de Yalta, ce « camp de pionniers » fut une vitrine du régime où l'on exhibait au monde entier le bonheur de grandir dans le « pays des Soviets ». Les enfants désignés pour y séjourner étaient triés sur le volet, le personnel d'encadrement également. Les conditions de vie dans cet établissement modèle n'avaient rien à voir avec ce qui se passait dans le reste du pays, et si l'on y emmenait des étrangers de marque, c'était dans l'espoir qu'une fois de retour chez eux, ils en parleraient avec éloge. Espoir qui ne se réalisait pas toujours, comme en témoignent les passages que lui consacre André Gide, qui visita le camp en 1936, dans *Retour de l'URSS*. Toutefois, la plupart du temps la propagande se révélait efficace.

survécu au siège de Leningrad, à la bataille de Stalingrad, d'autres viennent des régions tout juste libérées de l'occupation allemande. Presque tous sont sous-alimentés, traumatisés. Mon père se lie d'amitié avec un gamin qui a perdu un bras, arraché par un éclat d'obus.

Ce fut un voyage inoubliable, au cours duquel il a tenu un journal, perdu par la suite, comme tout le reste.

La guerre terminée, mes grands-parents se rapprochent de Moscou et s'installent à Pouchkino, où ils trouvent du travail dans un sanatorium. Mon père termine le collège, puis s'inscrit dans un lycée technique de la capitale. Il s'y trouve en 1949, logé chez sa tante, lorsque la nouvelle lui parvient : ses parents ont de nouveau été arrêtés et accusés d'« activités contre-révolutionnaires ».

L'instruction eut lieu dans une prison de Moscou où les deux « ennemis du peuple » furent transférés et où, dès son arrivée, mon grand-père fut enfermé dans un box, comme cela se faisait, autant pour intimider les nouveaux venus que pour les caser en attendant de leur assigner une cellule. Le box était exigu comme un placard, on pouvait juste s'y asseoir sur un étroit perchoir fixé au mur. Mon grand-père, cependant, n'en était pas capable : au front, il avait été blessé deux fois, à la poitrine et au genou, et il ne pouvait plus plier la jambe. Ainsi dut-il rester debout pendant des heures en attendant qu'on le sorte de là. Pour faire passer

le temps, il chantait à pleins poumons *Vaste est mon pays chéri*, l'inoubliable chanson qu'on diffusait tous les jours à la radio.

*Vaste est mon pays chéri
Tant de champs, de bois, de rivières
Je n'en connais aucun autre
Où l'homme respire si libre et fier...*

Après cette arrestation eut lieu le mémorable échange entre ma grand-mère et le juge d'instruction.

– Pourquoi cet acharnement ? lui demandait-elle. Pensez-vous vraiment qu'après tant d'années de prison, de camp, de relégation, les gens comme moi peuvent encore représenter un danger pour l'État ?

– Un danger, non, lui répondit placidement le juge. Mais les gens de votre espèce ont une mémoire, et c'est de cela que nous ne voulons pas !

Clair et net.

Après un semblant d'instruction, ce fut une nouvelle condamnation : relégation en Yakoutie, cette fois probablement « à perpétuité ». Par comparaison, le Turkménistan et la république des Maris, c'était de la rigolade : la capitale, Iakoutsk, au fin fond de la Sibérie, se trouve à plus de cinq mille kilomètres de Moscou. En hiver, le thermomètre descend jusqu'à soixante degrés au-dessous de zéro, la moyenne étant à peu près moins quarante. Loin était l'époque où ma grand-mère, débarquant

à Moscou, se plaignait du climat « trop froid » de la capitale... Ils étaient expédiés dans l'enfer iakoute séparément, elle et mon grand-père, mais ils pouvaient s'estimer heureux d'avoir eu en gros la même destination. En effet, quelque temps plus tard, ils purent s'installer ensemble et prendre chacun un emploi de... comptable, bien entendu. Que comptaient-ils, au juste ? Les rennes des Iakoutes nomades ? Aucune idée, ma grand-mère ne m'en a jamais parlé, on n'en était plus aux tulipes du Turkménistan.

Mon père resta à Moscou, chez sa tante. Il avait dix-sept ans quand ses parents furent arrêtés ; il ne les revit qu'en 1955, six ans plus tard. Entre-temps, il avait eu son bac (« mention très bien avec félicitations ») et terminé ses études supérieures d'ingénieur (« mention très bien avec félicitations »). Il venait de se marier et sa femme attendait un enfant. Mais ce n'est pas seulement l'éloignement dans le temps et dans l'espace qui avait fait d'eux, au moment des retrouvailles, des étrangers. Un clivage profond avait eu lieu. En apprenant la nouvelle de la mort de Staline en mars 1953, ma grand-mère se serait mise à danser et à pousser des cris jubilatoires : « Crevé, le chien ! Crevé, le chien ! » À cinq mille kilomètres de là, à Moscou, son fils, âgé de vingt et un ans, pleurerait à chaudes larmes.

Comment était-ce possible ? C'est que la dialectique de la peur était déjà à l'œuvre au sein de

la famille : en élevant son fils unique, ma grand-mère avait résolument opté pour le principe « Mensonge, pur mensonge, rien que le mensonge » – dans le but de lui éviter les inconvénients de sa propre biographie. Ajoutons à cela que pendant toutes ces années il vécut chez sa tante, qui était un ferme soutien du régime, tout ce qu'il y avait de plus orthodoxe. Elle s'était chargée d'inculquer au garçon les opinions qui, pour un temps, l'avaient mis à l'abri des dangereuses déviations. Pour un temps seulement.

2.

La peur a de gros yeux.

Proverbe russe

Les résultats du choix éducatif de ma grand-mère étaient prévisibles : esprit curieux, mon père finit par refaire, seul, le chemin menant de l'orthodoxie à la contestation, en passant des doutes à la réfutation, à l'aversion profonde à l'égard du régime. En bref, il fit ce qu'on appelle une « émigration intérieure ».

Au lycée technique, bien qu'il fût encore un jeune komsomol fervent, la peur ne tarda pas à faire son nid en lui. Avant tout, celle à l'égard du responsable de la « première section », autorité chargée de la surveillance politique, qui sévissait dans chaque établissement, depuis les crèches jusqu'aux instituts de recherche en physique nucléaire, en passant par les prisons et les hôpitaux. Parmi les attributions

de la « première section » figurait le recrutement des indics ; nul n'était à l'abri d'une convocation chez le cerbère, avec la pression, le chantage et l'humiliation que cela impliquait. Celui du lycée technique avait un « visage terrible », son bureau se trouvait derrière deux portes séparées par un espace étroit. Ainsi celui qui y pénétrait se trouvait-il, pendant quelques instants, enfermé dans une sorte de placard, dans le noir. En passant devant ce bureau, mon père avait toujours « très peur ».

Il n'en a jamais explicité les raisons, mais elles sont faciles à deviner : en tant que « fils d'ennemis du peuple », il était automatiquement suspect. S'il put terminer ses études, c'est uniquement grâce à la lenteur des « services compétents » ; mais le passé familial compromettant le rattrapa au moment où il voulut s'inscrire à l'Université. Pendant l'entretien, les examinateurs ouvrirent devant lui, avec ostentation, son CV, où les informations sur ses parents étaient soulignées en rouge. Aucune connaissance ni aucun bac avec mention très bien et félicitations ne pouvait effacer cette tare. Il dut donc se contenter d'un établissement de second ordre, l'Institut des communications (radio et télégraphe).

Le processus de réorientation politique ne se déclencha que plus tard, à la fin des études supérieures ; le catalyseur avait été l'intervention soviétique en Hongrie en 1956. Plusieurs de ses camarades avaient été mobilisés en tant que radio-télégraphistes ; l'un d'eux avait réussi à rester en contact par radio avec un ami à Moscou pendant

les combats de rue à Budapest, lui relatant ce qui se passait – jusqu'à l'instant où l'on entendit une détonation, puis, plus rien... Mon père fut bouleversé par ce récit.

De ce travail intérieur, rien ne transparaissait au-dehors. La dissidence idéologique, si profonde fût-elle, ne compliquait pas trop l'existence d'un scientifique surdoué qui n'était pas ambitieux pour un sou. C'eût été différent s'il avait voulu faire carrière : il aurait été obligé de faire preuve de zèle, d'entrer au Parti, de se faire bien voir des syndicats. Or, il ne s'intéressait qu'à la science, et il lui suffisait de ne pas étaler ses opinions pour qu'on lui fiche la paix et qu'on le laisse travailler tranquillement.

Cela explique son obstination à faire de moi une scientifique. De sept à onze ans, j'ai été littéralement gavée d'ouvrages de biologie, moi qui ne jurais que par *L'Île au trésor* et *Les Trois Mousquetaires* ! Docile, pour faire plaisir à mon papa admiré, j'ingurgitais d'interminables histoires sur la boussole biologique des abeilles, sur la perception des couleurs chez les chimpanzés, sur la hiérarchie sociale chez les fourmis. Ce n'était pas totalement inintéressant, mais, rien à faire, je préférais *L'Île au trésor*. Constatant que jamais il ne ferait de moi une biologiste, mon père mit tout son espoir dans les mathématiques. Il m'incita à passer le concours d'entrée de la célèbre « École n°2 », un lycée spécialisé, pépinière de mathématiciens surdoués (dont

je ne faisais nullement partie, étant juste assez bonne pour maintenir la tête hors de l'eau et éviter l'expulsion).

Les tentatives de mon père pour m'éloigner du terrain miné de la littérature et des sciences humaines n'allèrent pas plus loin. Pour le reste, il adopta un comportement à l'opposé de celui qu'avait eu ma grand-mère à son égard : d'emblée, il avait écarté le mensonge comme principe éducatif. Sans doute parce qu'il savait que cela pouvait tout au plus retarder la prise de conscience, mais non l'éviter.

Je me souviens d'un épisode : c'est l'été, il fait beau, j'ai douze ans, nous marchons vers la station de métro. Le chemin n'est pas asphalté, mais pavé de grandes plaques de béton. Je saute de l'une à l'autre en les comptant. Au bout d'un moment, je vois l'air préoccupé de mon père qui marche à mes côtés, abattu et taciturne. Je lui ai probablement demandé ce qui n'allait pas, je ne sais plus, mais je me rappelle sa réponse : « Il se passe des choses accablantes. L'armée soviétique vient d'envahir un pays où les gens réclamaient plus de liberté... » Sans doute que l'entrée des chars russes à Prague lui rappelait le drame hongrois. C'est à cet instant, en août 1968, que la politique s'installa dans ma vie. La politique, mais pas encore la peur.

La peur, elle, vint un peu plus tard, avec l'entrée au lycée mathématique, car, justement, elle équivalait à l'entrée dans un espace de liberté – mais une liberté qui avait des limites très strictes.

L'École n°2 avait été fondée à l'initiative de quelques hommes de science de renom qui voulaient proposer aux enfants doués un enseignement adapté à leurs besoins, permettant un apprentissage plus rapide. Cette oasis attira les meilleurs pédagogues de la capitale qui y virent l'occasion d'échapper à la routine et à la médiocrité. Au début, il n'était question que des matières scientifiques, mais très vite la direction se rendit compte qu'il n'était pas possible de favoriser chez les élèves la réflexion indépendante en sciences dures tout en maintenant le verrouillage idéologique dans l'enseignement des matières littéraires. Donc, l'enseignement se libéralisa, le carcan se relâcha – et un établissement sans pareil naquit. Il s'y développa une complicité entre les professeurs, qui n'avaient pas peur de parler, et leurs élèves, qui n'avaient pas peur de poser des questions. Du jamais vu à l'ère soviétique.

« Ouvrez votre cahier, prenez votre stylo, écrivez ce que je vais vous dicter et vous me le régurgitez à l'examen... Ça y est, vous avez tout noté ? Très bien ! Après l'examen, vous jetterez vos cahiers à la poubelle et vous oublierez tout cela. Et maintenant, je vais vous expliquer ce qu'il faut que vous sachiez et compreniez réellement*... » En

* Un des professeurs qui tenaient de tels discours, Herman Fein, idole des élèves, finit par être renvoyé avec fracas (après vingt-cinq ans d'enseignement dans diverses écoles soviétiques)

entendant de tels propos, nous étions ravis, fiers de la confiance que nous témoignaient nos professeurs. Nous comprenions qu'ils prenaient des risques. Ils nous jugeaient dignes de savoir comment les choses se passaient « réellement », et nous leur en étions reconnaissants.

La configuration de base, déterminante pour des années à venir, se mit ainsi en place, d'abord diffuse, mais elle s'affina et se précisa au fil du temps. « Eux » et « nous », le discours officiel et la pensée alternative, la liberté et... non, pas l'oppression, mais une sensation d'étouffement. Conscience qu'il y avait des choses à ne pas dire, coupure de plus en plus nette entre les domaines public et privé. À mesure que le discours officiel se vidait de son sens, une certaine vision du monde se constituait grâce aux conversations entre amis, à l'enseignement des professeurs, à nos lectures. On apprenait aussi à faire attention : il y avait des mouchards parmi les élèves comme parmi les profs. Or, qui dit risque dit peur : « Se méfier de... »

Tout cela se faisait encore à moitié par jeu, nous avions de treize à seize ans, nous débordions d'énergie et avions certainement lu trop de romans d'aventures. Comment résister à l'envie de tester les limites de l'enivrante liberté ? Comment s'empêcher de faire de la provocation ? Étudier la réaction d'un

pour avoir, selon la formule officielle, « mis en péril le processus éducatif ». Contraint à émigrer, il s'installa en Allemagne où il enseigna avec bonheur dans plusieurs universités pendant encore un quart de siècle.